

**Rafael UZCÁTEGUI***Venezuela : révolution ou spectacle ?*

(Les Amis de Spartacus, 2011, Paris, 272 p., 14 €)

Révolution ou spectacle ? Rafael Uzcátegui a choisi. Pour lui, le processus bolivarien est un spectacle. L'originalité de cette approche vient du point de vue politique de l'auteur. Ce n'est pas une critique de droite, mais celle d'un militant anarchiste souhaitant l'avènement d'une société émancipée de toute exploitation. L'auteur mène son réquisitoire à travers trois axes : tout d'abord, la vie quotidienne de la population ; ensuite, les effets sur la société de la principale ressource du pays, l'exportation du pétrole et d'autres sources d'énergie et enfin, les relations entre le pouvoir et les organisations populaires. Le bilan est à charge pour le gouvernement. Ses principaux griefs sont l'augmentation de l'insécurité, le caractère précaire des missions d'éducation, de santé et d'alimentation, une amélioration très relative des conditions de vie des classes populaires en général et des travailleurs en particulier, le maintien de la dépendance à l'égard du pétrole, le partage de la rente pétrolière avec les multinationales, le manque de considération pour les communautés indigènes et l'imposition par le haut des formes d'organisation de base.

L'étude précise, les sources recoupées et la contextualisation pédagogique rendent la critique plus redoutable. Le principal mérite de cet ouvrage est d'être le porte-parole de militants de

gauche boycottés par les médias, tant ceux du gouvernement que ceux de l'opposition. Les cas d'Orlando Chirino, dirigeant syndical licencié de PDVSA, Victor Poleo, ingénieur pétrolier écarté pour avoir défendu la souveraineté du Venezuela, Simón Sáez Mérida, universitaire assassiné par la brutalité de l'insécurité quotidienne, ou encore Ángela González, porte-parole d'une communauté indigène, sont évoqués. Dans chaque cas, ce sont des militants engagés avec enthousiasme dans le mouvement bolivarien pendant ses premières années et qui s'en sont séparés quand les contradictions entre les discours et la pratique leur sont devenues insupportables. La volonté de dépasser la polarisation entre partisans et opposants au président vénézuélien est une démarche pertinente de l'auteur. Il s'oppose à la fois aux chavistes dépeignant le Venezuela tel qu'ils voudraient qu'il soit et aux opposants qui fustigent le gouvernement bolivarien comme un régime militaire à tendances dictatoriales. L'incapacité du chavisme à accepter le débat en son sein est illustrée concrètement.

Si la remise en cause d'un Chávez, héros du socialisme et de l'anti-impérialisme, est bien argumentée, l'écueil de l'outrance n'est pas complètement évité. Durant certains passages, Rafael Uzcátegui laisse entendre que les quatre décennies précédant

l'accession au pouvoir de Chávez serait seulement le moment de la constitution de l'État-providence. L'actuel président vénézuélien serait un homme ouvrant le pays aux multinationales et au néolibéralisme. Le lecteur s'interroge. Pourquoi Hugo Chávez est-il arrivé au pouvoir ? Pourquoi a-t-il bénéficié d'un soutien électoral sans précédent dans l'histoire du Venezuela ? Une approche dialectique comprenant l'évolution du rapport des forces entre les classes sociales laisse entrevoir une réalité tout autre. La dégradation profonde des conditions de vie des classes populaires durant les quinze années précédant l'accession au pouvoir d'Hugo Chávez a créé une situation d'urgence sociale précipitant son élection. Si la répression des mouvements sociaux et la stagnation des conditions de vie deviennent aujourd'hui problématiques, la mise en échec des tentatives insurrectionnelles de l'opposition par les travailleurs en 2002 et 2003 a permis une amélioration rapide de la vie quotidienne des Vénézuéliens, au moins jusqu'à 2006. Plutôt que de voir en Chávez, un dieu ou

un diable, il serait plus judicieux d'analyser le cours de la lutte des classes, ascendant de 2002 à 2006, descendant depuis.

L'hypothèse d'un « spectacle » inspiré des théories du situationniste, Guy Debord, convainc difficilement. Les Vénézuéliens se sont enthousiasmés pour un processus qui a, un temps, amélioré leur vie quotidienne, et s'en détournent aujourd'hui en attendant des résultats concrets. Toutefois, l'auteur met en évidence les limites du processus bolivarien et déconstruit brillamment le mythe d'une « révolution ». Les améliorations réelles en termes d'éducation, de santé ou d'alimentation ne peuvent constituer une transformation révolutionnaire en l'absence de renversement des structures de l'État, de modification profonde du système économique et de changement réel des mentalités. Cette critique de gauche, pertinente, si difficile à entendre en France où l'on espère qu'une société nouvelle soit à l'ordre du jour, rend la lecture de cet ouvrage très instructive.

**THOMAS POSADO**